

## **Actualités fluxus. « Être Zouave est un honneur. Le rester est un devoir »**

*Le 50e anniversaire de Fluxus, 1962-2012*

Charles Dreyfus

Numéro 113, hiver 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68335ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dreyfus, C. (2013). Compte rendu de [Actualités fluxus. « Être Zouave est un honneur. Le rester est un devoir » / *Le 50e anniversaire de Fluxus, 1962-2012*]. *Inter*, (113), 88–89.



## ACTUALITÉS FLUXUS

« Être Zouave est un honneur. Le rester est un devoir »

► CHARLES DREYFUS

Robert Filliou pendant l'Occupation allemande a fait le mur de son internat du Lycée de Nîmes pour écouter Ray Ventura et ses Collégiens qui chantaient ou chanteront : « Ça vaut mieux que d'attraper la scarlatine / Ça vaut mieux que de manger de la mort au rat / Ça vaut mieux que de faire le zouave au pont de l'Alma. » Renvoyé du Lycée, il s'est retrouvé au Collège d'Alès et par la suite maquisard.

Dans ma jeunesse, j'habitais près du pont de l'Alma et, en période de forte crue de la Seine, son eau recouvrait entièrement la culotte de ses quatre zouaves. En amont, deux d'entre eux pouvaient guetter le flux incessant, tandis qu'en aval les deux autres l'avaient dans le dos. Fluxus a besoin de logorrhées tous azimuts pour au nom du père durer. Une fois de plus, je vais m'y employer.

Au milieu de l'exposition *Ben signe Nice*, à l'occasion du 50<sup>e</sup> anniversaire de Fluxus dans la salle carrée de la Villa Arson à Nice, siège un ring identique à celui qu'il a installé en 1970 à Cologne pour l'exposition d'Harald Szeemann *Happening et Fluxus*. La chaleur de ce 30 juin 2012 est tellement suffocante que notre concert Fluxus ressemble à l'héroïque bataille de l'Alma où nos chers zouaves se sont illustrés. La dernière étape à Nice du périple Fluxus de George Maciunas en Europe – avant son retour à New York –, sur l'invitation de Ben en juillet 1963, et l'activité Fluxus

> Le gardien de l'exposition Fluxus at 50 derrière le public de 1962, cinquante ans d'histoire au Museum Wiesbaden.

qui a suivi, toujours sous l'impulsion de Ben et de La Cédille qui sourit – parenthèse de vie de George Brecht et Robert Filliou à Villefranche-sur mer – sont abondamment retracées dans l'autre exposition de la Villa Arson, *À la vie déli-bérée, une histoire de la performance sur la Côte d'Azur de 1951 à 2011*.

Quelques jours auparavant, au vernissage de mon exposition *L'art est jouissance* chez Lola Gassin, toujours à Nice, puis lors de ma performance, un petit noyau « Fluxus & co » s'est reconstitué avec Jean Dupuy, Ben Vautier, Julia Robinson, Christian Xatrec, Bengt Adlers, Jacques Lizène, Caterina Gualco, Christina et Jürgen Kelter...

Le 10 juillet me voici cette fois invité à Wiesbaden par Ben Patterson pour exposer et performer dans le cadre de sa rétrospective au Nassauischer Kunstverein. Une rétrospective qui fait un clin d'œil à l'histoire, avec de nombreux documents, des liens serrés avec le social et une importante dose d'humour qui ne fait que me réjouir, le tout ayant un sens plastique très personnel où le jeu tient une grande place.

Le lendemain, toujours sur la Wilhelmstrasse, visite du Musée de Wiesbaden. Toute la façade est obstruée par un immense conteneur bleu sur lequel on peut lire à l'envers et à l'endroit : « Fluxus at 50. » À l'intérieur, Harry Ruhé d'Amsterdam a installé une librairie dédiée à Fluxus. Je lui échange mon *collector* de 1992 *Aujourd'hui j'ai eu tellement de choses à faire que je n'ai pas eu le temps de me suicider* contre un t-shirt qu'il a tiré à quatre exemplaires pour fêter les 50 ans de ce qu'il est convenu d'être la naissance de Fluxus, le *Festspiele Neuester Musik* que l'auditorium du Musée a accueilli en septembre 1962. Je dis quelques mots au directeur du Musée, et je vous livre l'original du commentaire très littéraire de Thomas Schmit : « *Reactions: the museum director was confounded by the cuckoo's which Maciunas had palmed off on him.* » (commentaire que je traduirais librement par : « Maciunas lui a fait avaler la couleuvre Fluxus. ») Puis je descends quelques marches et me retrouve seul dans la commémoration Fluxus, avec un gardien très sympathique qui parle français. Je lui demande de s'asseoir – devant une immense photo du public de 1962 – sur l'un des trois fauteuils rescapés, témoins des concerts devenus mythiques. Enfin... j'espère que ce sont bien eux ! Et donne la parole à Emmett William : « Le public peu nombreux était en partie intéressé et en partie estomaqué ; la seule personne que nous rendions vraiment heureuse, ce fut le gardien qui en profita pour éloigner, chaque soir, du poste de télévision, toute sa nombreuse famille, en l'amenant à l'auditorium. Dans la procession du Carnaval de Wiesbaden qui a suivi, l'on a pu voir un char avec quelqu'un muni d'une énorme scie tentant de scier un piano en deux... » J'essaie de me donner un petit pincement au cœur en me poussant vers la salle de l'auditorium, mais les confortables fauteuils blancs me ramènent tout droit à la réalité et j'en oublie de fouler la scène...

Ensuite, train pour Darmstadt. À la gare, un premier étonnement : un marquage John Cage de couleur orange fluo, des téléphones diffusant des œuvres du compositeur qui aurait cent ans. Derrière des cages, des reconstitutions de ses installations sont présentes, et ce, dans une gare. Je prends le bus F pour rejoindre l'exposition *A House Full of Music* à la Mathildenhöhe : sur un moniteur où défilent les différentes attractions que présente la ville, apparaît, un instant, la célèbre photographie de Cage préparant son piano. Mathildenhöhe est le berceau du Jugendstil (art nouveau) grâce à la colonie d'artistes – architectes, peintres et sculpteurs – que le grand-duc Ernst Ludwig de Hesse-Darmstadt installe en 1899 dans les jardins de son château. Darmstadt n'était pour moi que le séminaire

de musique nouvelle, où La Monte Young en 1959, par l'entremise de Karlheinz Stockhausen, apprend à mieux connaître le travail de John Cage. L'exposition *A House Full of Music* fait la part belle aux individus « historiques » de Fluxus, non ficelés chronologiquement, mais saupoudrés dans douze catégories au milieu d'ancêtres, comme Erik Satie, et de toutes jeunes pousses. Presque au hasard, je vous laisse savourer trois des douze fourre-tout : « Sentir », « Penser », « Croire »...

Ma tête chavire un peu. Alors que je réalisais l'interview de George Maciunas dans sa forteresse du 80, Wooster Street à New York, en mai 1974, personne ne semblait beaucoup s'intéresser à lui et à Fluxus. Trois ou quatre collectionneurs... C'est vrai que son but n'a jamais été la gloire instantanée, mais tout de même... Cet entretien qui sera l'une des clés de voûte de mon livre *Fluxus : une avant-garde en mouvement* (sorti cet automne aux Presses du réel) est à ma connaissance la première et l'une des trois seules entrevues jamais réalisées par Maciunas. Et depuis quelques années, Fluxus a son entrée dans le *Petit Larousse illustré*.

Ce peut bien signifier la commémoration d'une phase « intermédiaire » étant sensée amener au but ultime : pas besoin que l'art existe. Comment commémorer le style de vie que préconise Maciunas – travailler utilement pour la société pendant huit heures, faire de la propagande anti-art pendant huit heures, dormir pendant huit heures ? Comment commémorer l'homme acteur qui est capable d'investir, de jouer et d'ironiser sa propre société ? Comment commémorer une participation, voire une création active du public qui ne peut être qu'un danger pour tous les bords politiques institutionnels ? Comment commémorer une

musique exclusivement « lue », qui demanderait que vous la fassiez vous-même et qui, tout de même, aurait une attache avec l'autre en répondant aux questionnements purement cognitifs de La Monte Young ? C'est du moins l'approche de Nam June Paik :

*Faites le vous-même*

réponses à La Monte Young

lisez toutes les pages blanches très lentement (plus de trois secondes) Vous ne devez pas seulement « lire »

comme une lecture normale, mais vous devez « vraiment » « le faire »

ou essayer de le faire ou au moins imaginer de faire tous les « events » vous-même.

En 1962 à Wiesbaden, les Fluxus-Leute détruisent petit à petit pendant quatorze concerts les fins de semaine de presque tout le mois de septembre un piano – ayant coûté à Maciunas cinq dollars – qui n'était pour eux qu'une caisse de résonance – un peu plus sophistiquée, pour les sons qu'on pouvait en tirer, qu'une vulgaire casserole. Avant même d'être les symboles du monde musical élitiste, ils mettent en avant que non seulement la forme de la matière de l'instrument cache le son, mais également ses seuls matériaux. On aurait dit que le son s'y était réfugié. Maciunas explique que, de toute façon, il était prévu de faire sortir le piano à queue du Musée. En petits morceaux s'est avérée la façon la plus rationnelle. On pouvait ainsi continuer à le faire vivre et, de surcroît, en dehors de l'espace institutionnel, dans une poubelle, autre caisse de résonance accessible au plus grand nombre. ◀

NOTE

1 Devise des zouaves français.



> Ben Patterson et Charles Dreyfus dans la salle allouée à ses invités ; rétrospective Ben Patterson : *Born in the State of FLUX/us*, Nassauischer Kunstverein Wiesbaden.